

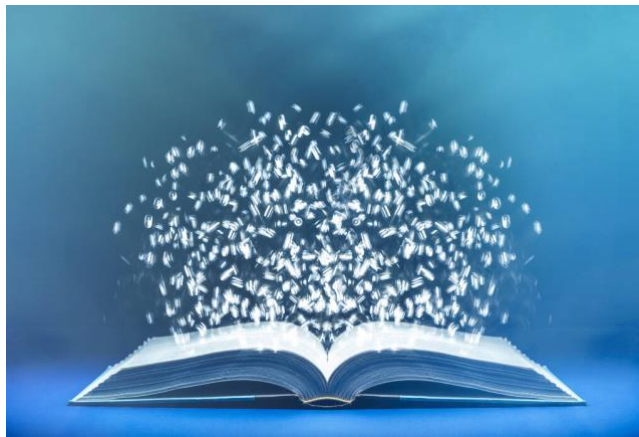
« [Il faut se méfier d'un écueil : l'idéalisation du vivant](#) »

Interview d'Anne Simon, par Nicolas Celnik

Biennale « Nous ! Le vivant »

*Libération*, en ligne, 10 septembre 2023

Pour Anne Simon, spécialiste des représentations du vivant dans la littérature, cette dernière « peut être profondément politique ». Mais elle ne doit pas faire du vivant « un personnage de victime », signe d'une écologie « hors-sol ».



« La langue nourrit l'action » (Photo/Getty Images)

par [Nicolas Celnik](#)

publié le 10 septembre 2023 à 3h20

En partenariat avec l'École des arts décoratifs, l'École normale supérieure – PSL et le Muséum national d'histoire naturelle, *Libération* organise le 23 septembre une biennale pour célébrer le vivant. En attendant le supplément qui accompagnera [cette journée de débats et d'échanges](#), nous publions sur notre site tribunes et éclairages sur les thématiques qui seront abordées durant la biennale.

Changer le monde, une virgule à la fois : pour Anne Simon, le langage façonne nos imaginaires, et donc nos sociétés. Une littérature qui saurait saisir les vivants dans leur complexité serait donc une boussole précieuse pour traverser notre époque. La directrice de recherches au CNRS, spécialiste des représentations du vivant dans la littérature, membre du comité scientifique de notre biennale, et autrice du très beau *Une bête entre les lignes. Essai de zoopoétique* (Wildproject, 2021), appelle toutefois à ne pas tomber dans « l'idéalisation du vivant ».

**La littérature engagée de Hugo ou Zola voyait déjà dans l’imaginaire le moteur des révolutions. La zoopoétique n’est-elle qu’une tentative de plus, à l’heure de la « crise de la sensibilité au vivant » ?**

La littérature n’a pas pour but de résoudre des problèmes : elle est plutôt là pour poser des questions. Ce faisant, elle crée de l’ambiguïté : face à la complexité de la crise du vivant que nous traversons, elle peut donc être un outil précieux. Je me méfie des romans à thèse, qui véhiculent parfois un message trop univoque ; l’apport de la littérature est plutôt de démultiplier les perspectives, de donner à lire les façons d’être d’un animal ou d’un humain. Un exemple : on parle souvent du « *point de vue* » d’un personnage ; c’est une manière inconsciente de se focaliser sur la vision. A l’inverse, une façon de démultiplier les approches qu’on peut avoir du monde et des vivants, c’est d’essayer de sortir de notre perception, de notre lexique et de notre syntaxe habituels.

**Vous suggérez de recourir à une «pensée adjectivale» pour représenter l’intériorité des vivants : de quoi s’agit-il ?**

Il y a une mode à la phrase nominale ou au verbe à l’infinitif, avec un style un peu haché, pour essayer de traduire l’expressivité animale. Le procédé est utile pour rendre compte d’un mouvement animal brut, sans «sujet» réflexif, mais il devient parfois une solution de facilité. Cela vient peut-être d’une tradition philosophique occidentale qui cherche l’essence des choses, c’est-à-dire leur définition abstraite et immuable. Penser par noms, c’est penser par essences ; on apprend à l’école que l’adjectif, c’est ce qui peut être retiré d’une phrase. Mais ce qui m’intéresse, ce n’est pas de savoir ce qu’est un chat dans l’absolu – c’est plutôt de saisir ce qui fait du chat dont je parle une entité singulière. Ce qui fait le sel de la vie, c’est le singulier, l’éphémère, la parure, la couleur. Donc, en tant que phénoménologue, je propose plutôt de saisir la vie en la dépouillant de tout ce qu’on croit constituer son essence : explorer le fait qu’elle est singulière, aléatoire, transitoire, incarnée dans des moments historiques. Utiliser une pensée adjectivale, c’est donc suivre les recommandations du philosophe Gilles Deleuze, qui appelait à créer une langue étrangère à l’intérieur de notre langue natale.

**Quels sont les impacts politiques de cette zoopoétique ?**

Nous sommes pétris de langage : par le biais de l’oralité, des romans, des BD, des mangas, des SMS, des textes de lois ou des débats au Parlement... La langue nourrit l’action. La littérature est donc politique parce que les écrivains, qui sont d’une certaine manière des experts de la syntaxe, sont ceux qui se permettent d’enlever ses chaînes au langage. Ils permettent à la langue de s’enrager, de

s'enchanter, de se transformer ; ils en explorent donc des potentialités inouïes de description de ce que peut être la vie, une société humaine, en interaction avec d'autres humains et d'autres vivants. Quand la littérature ne se contente pas d'être illustratrice, elle peut donc être profondément politique.

### **N'y a-t-il pas un risque à placer trop d'espoirs dans le potentiel émancipateur de la littérature ?**

Bien sûr, contre une kalachnikov ou une industrie mondialisée de diffusion de produits culturels, la littérature en elle-même ne peut pas grand-chose. Mais c'est dans ce «pas grand-chose» que se situe tout le sens de ce que je viens d'évoquer. Il faut dès lors se méfier d'un autre écueil : l'idéalisation du vivant. Il y a aujourd'hui une tendance, dans certains récits ou chez certains théoriciens, à faire du vivant un personnage mièvre, une victime hyperhumanisée, qui me semble être la marque de fabrique d'une écologie hors-sol qui veut apprivoiser l'altérité. On retrouve aussi une mode de l'animal familier dans le roman : il y a des choses très riches et très fines à en tirer, mais ce serait dommage que la domesticité prenne le pas sur des puissances cosmiques, démesurées, qui nous sont presque inconcevables. L'attache de la littérature est d'aller au plus intime, mais aussi de nous faire accéder à ce qui nous dépasse. Il ne faudrait donc pas, au nom de l'écologie, écraser le vivant par ce que nous, humains, pouvons en saisir au premier abord, sans essayer de se tordre un peu pour percevoir ce qu'on a du mal à en dire.

Pour aller plus loin, trois livres recommandés par Anne Simon : *Doggerland* d'Elisabeth Filhol (P.O.L., 2019) ; *Insectopédie* d'Hugh Raffles (Wildproject, 2016) et *Freshkills* de Lucie Taïeb (La Contre-Allée, 2020).

[Dossier complet « Nous ! Le vivant »](#)